La Recouvrance en Irlande

Hervé Grall

Hervé Grall à la barre de *La Recouvrance*

Un cabotage très tonique entre Galway et Cork, le temps d'évoquer «L'Homme d'Aran», les moines de Skellig, le passage du Fastnet, le fiasco de Bantry, les pubs de Crookhaven, ou encore les émigrants de la Grande Famine.*

Le hooker *Claddagh* à l'échouage dans le port de Galway.

C'est en 1954, j'avais alors quatorze ans, que j'ai découvert l'Irlande. J'y suis arrivé sur un langoustier qu'un coup de vent de Noroît avait malmené pendant quarante heures avant de toucher la terre promise, dans un petit port perdu à l'extrémité du Kerry. Et j'ai toujours pensé que cette traversée mouvementée avait quelque chose à voir avec l'espèce d'illumination qui m'avait saisi en abordant cette île étrange. C'est ainsi que je suis devenu un de ces inconditionnels de l'Irlande qui partagent un attachement étrange, indéfectible, presque obsessionnel à ce pays et à ce peuple.

Lorsque j'ai débarqué sur cette île pour la première fois, j'ai découvert un pays encore meurtri par une guerre de libération suivie d'une guerre civile. Les choses ont bien changé aujourd'hui et l'Irlande du rosaire récité devant le feu de tourbe ou du *Taxi mauve* de Michel Déon s'estompe chaque jour davantage pour céder la place à un pays qui se développe de manière étonnante et qui est paradoxalement devenu une terre d'immigration en l'espace d'une décennie. Je suis souvent revenu en Irlande avec toujours autant de bonheur et l'idée de pouvoir naviguer dans ses eaux avec *La Recouvrance* constituait l'aboutissement d'un rêve que je ne pensais pas réalisable.

* Cet article est composé de la quintessence du chapitre 2 du livre d'Hervé Grall *« La Recouvrance », carnets de bord*, publié chez Skol Vreizh.

Vendredi 7 juin. J'arrive à Roscoff pour prendre le ferry qui me mènera en Irlande, où je rejoins *La Recouvrance* en escale à Galway. 22 h 30, je repère Jean-Hervé, le second de notre goélette, qui fait partie de la relève et qui attend avec une autre personne que je devine être un de mes futurs compagnons. J'ai l'impression de le connaître: il me regarde à la dérobée comme s'il avait la même interrogation. Quelques minutes plus tard, les présentations étant faites, le doute est levé: il s'agit de Jean-Pierre, originaire de Landévennec, un copain d'enfance que je n'ai pas revu depuis plus de quarante ans! À peine embarqués sur le *Val-de-Loire*, nous sortons sur le pont pour observer l'appareillage. Il pleut, vent d'Ouest-Sud-Ouest modéré, petite houle de suroît, le bateau ne bouge pas et la nuit devrait être calme. Oui, mais nous découvrons avec surprise qu'on nous a réservé des sièges inclinables au lieu de couchettes! Autant dire que la nuit est mauvaise.

Samedi 8 juin. Nous arrivons à Ringaskiddy, le terminal ferry, de Cork, avec trois quarts d'heure de retard: il va falloir faire vite pour attraper le bus de Galway. Nous nous précipitons vers un taxi et arrivons à Cork un quart d'heure plus tard; direction la gare routière où nous embarquons dans un autocar à peine plus confortable qu'un taxi-brousse. Commence alors un long, très long cheminement – plus de cinq heures pour faire 250 kilomètres – à travers la campagne irlandaise. Enfin, nous approchons. Voici l'embranchement menant au joli port de

Ci-dessus : farniente à bord en attendant l'appareillage. Sur sa couchette, Jean-Luc Julienne (aujourd'hui décédé) ; à la table du carré, Jean-Pierre Gilles, l'ami retrouvé d'Hervé Grall.

Ci-dessous : *La Recouvrance* dans le bassin à flot de Galway.

Kinvarra, port d'attache d'un bon nombre de hookers, ces cotres qui transportaient la tourbe et qui offrent aujourd'hui le magnifique spectacle de leurs régates. Peu après, nous traversons Clarinbridge, célèbre pour sa fête de l'huître, que l'on déguste avec de la Guinness.

Et voici Galway, dont la vitalité étonne qui a connu cette cité ne serait-ce qu'une vingtaine d'années auparavant. Encore un peu ankylosés, nous crochons dans nos sacs en priant tous les saints d'Irlande – et ils sont nombreux, croyez-moi ! – que nous n'ayons pas trop de chemin à parcourir jusqu'au port. Saint Padraig a dû nous entendre : à peu de distance, entre deux immeubles, nous apercevons les mâts de *La Recouvrance* sagement amarrée au quai du bassin à flot. Nous y voilà enfin !

Olivier, le cuistot, est seul à bord. Toujours aimable et prévenant, il nous installe dans le poste avant, où je choisis une bannette à mi-hauteur pour parer à toute éventualité ! Évidemment les autres passagers sont au pub et Jean-Pierre et moi allons nous consoler autour de notre première Guinness. De retour à bord, nous retrouvons tout le monde, y compris Odile et Jean, des amis bretons installés en Irlande et que j'avais prévenus de notre arrivée. Peu de temps auparavant, ils m'avaient introduit auprès du maître de port, Brian Sheridan, afin de préparer l'escale de *La Recouvrance*. Je demande à Cédric, notre capitaine, s'il est possible de garder mes invités à dîner. Il me renvoie à notre coq, qui seul détient l'autorité en la matière. Et celui-ci accepte d'autant plus volontiers qu'il avait prévu la chose. Décidément, si Olivier n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Dans un pub de Galway nous refaisons le monde sur fond de fiddle

À table, tout le monde se présente, les sept passagers et les cinq membres d'équipage. L'ambiance est agréable, malgré ce foutu carré et ses deux tables séparées. Bien sustentés et à peine reposés, nous ne manquons pas de sacrifier à la tradition d'entamer une tronénie des pubs. Jean-Luc a pris les marques : il faut traverser le pont qui enjambe le Lough Corrib et aller du côté du Claddagh, l'ancien quartier des pêcheurs. Après quelques essais peu satisfaisants – tous les *singing pubs* n'offrent pas de la bonne musique –, nous trouvons enfin un lieu d'escale répondant à notre attente. Comme il se doit, nous refaisons le monde sur fond de banjo, de fiddle et de stout. Retour à bord. Le vent est tombé, tout est silencieux et nous goûtons au confort spartiate mais chaleureux de la bannette. Inutile de dire que je dors comme un bienheureux.

Dimanche 9 juin. Mon horloge biologique me réveille à 7 h 15. Pas de problème, sauf qu'ici il n'est que 6 h 15 ! Je décide d'aller faire une petite promenade solitaire sur les quais autour du bassin à flot. J'adore ces moments de solitude pendant lesquels tous les sens en alerte captent l'environnement, les choses et les gens. Tout est silencieux et ce calme paraît étrange en comparaison de l'effervescence d'hier après-midi. Quel plaisir ! Après quelques ablutions sommaires – économie d'eau oblige –, je repars en balade avec Jean-Pierre, dans une ville toujours aussi déserte. Nos pas nous mènent au déversoir qui relie le Lough Corrib à la mer. Mais les pêcheurs titulaires d'un droit de pêche, qui habituellement y traquent le saumon en remontant le courant, semblent respecter le repos dominical, de même que les braconniers qui leur font souvent concurrence du haut du pont. Le vieux port est désert lui aussi ; seuls les cygnes animent le plan d'eau le long des maisons aux façades peintes. Sur les quais témoins de l'époque coloniale, des hookers et des pookans achèvent leur hivernage.

15 h 15, la porte du bassin est ouverte, nous appareillons. Un vent de Suroît force 6 va nous contraindre à tirer des bords pour sortir de la baie de Galway ; nous aurons du mal à mouiller aux îles d'Aran ce soir. À peine franchi le sas, on sent que les choses sérieuses commencent. Dans une mer hachée par des creux de 3 mètres, tribord amures au près serré sous brigantine arisée et trinquette, appuyés au moteur, nous tirons un long bord Sud-Sud-Ouest, éclairés par un soleil pâle entrecoupé de grains. Devant nous, le plateau du Burren nous barre la route. Son calcaire paraît sombre sous les nuages. L'en-

Coup de vent en baie de Galway.

semble est sinistre et cependant magnifique, tant le contraste est saisissant face au soleil qui vers l'Ouest éclaire les îles d'Aran en contre-jour. Un premier virement de bord nous ramène vers Barna, un ancien petit port de pêche. Puis nous revenons vers le Burren. Pendant quelque temps, nous imaginons d'aller nous abriter derrière Black Head, au Sud de la baie. Mais, en approchant, nous constatons que la mer brise partout sur la falaise et qu'il vaut mieux prendre une autre option. Ce sera Cashla Bay, vers le Nord.

Force 8 à 9: l'escale aux îles d'Aran, ce sera pour une autre fois

J'essaie de descendre dans le carré, mais, encore mal amariné, je suis vite barbouillé, comme d'ailleurs la plupart des passagers. Je remonte sur le pont, bien couvert pour encaisser le froid et les paquets de mer. Après quelques bords laborieux dans la baie de Galway, nous arrivons enfin, vers 21 h 15, dans Cashla Bay, sous le vent et l'abri relatif de la presqu'île de Carraroe. Bout au vent, l'ancre file rapidement, accompagnée du claquement caractéristique de la chaîne dans l'écubier. Voiles amenées et ferlées, tout le monde vient se détendre dans le carré, où la bonne soupe chaude d'Olivier est particulièrement appréciée. Les malades sortent même de leur bannette: un petit coup de whiskey et l'ambiance se réchauffe, mais pas pour longtemps car nous sommes tous fatigués. Très vite nous mettons bas les feux. Comme il fait bon sous la couette! Un seul regret: nous allons manquer l'escale des îles d'Aran. Dommage! Je me dis que cette visite à *L'Homme d'Aran*, dans les pas de Flaherty, ce sera pour une autre fois. Qui sait?

Lundi 10 juin. Je me réveille encore bien tôt, mais cette fois sous l'effet d'une forte houle et d'un roulis particulièrement désagréable. Autant rester au chaud. 7 h 30, lever prudent, le temps de mettre le nez à l'écoutille et je constate que ça souffle pas mal. Sous les rafales de vent et la pluie intense, la côte toute proche n'est pas rassurante. Nous sommes mouillés juste en face d'un de ces petits cimetières qui jalonnent la côte du Connemara. Beaucoup de ces sépultures datent de la Grande Famine, qui fit plus d'un million de morts entre 1845 et 1849.

Cédric nous informe que la météo annonce force 8 à 9 avec rafales; mieux vaut attendre une accalmie. Le courrier des îles d'Aran quitte Rossaveel et passe à proximité de nous. Les passagers, peu nombreux, nous regardent avec curiosité en se demandant qui peuvent bien être ces fous venus de si loin pour goûter les charmes du gros temps de l'Ouest-Irlande. Profitant de l'attente, notre capitaine nous fait un briefing sécurité: emploi du gilet gonflable, ligne de vie... Décidément, il y a du sport en perspective!

15 h 30, ça souffle toujours fort, mais Cédric décide d'appareiller. Autant être dehors dans la piaule et faire de la route plutôt que de rester se faire secouer au mouillage. Le relevage de l'ancre au guindeau électrique commence, sous la direction de Jean-Hervé. Soudain ce dernier lève le bras pour stopper la manœuvre: notre ancre est prise dans un

La grande houle de l'Atlantique à l'assaut des falaises grises d'Inishmaan.

câble. Plus de peur que de mal : nous mettons en avant lente et l'ancre est dégagée, hissée et solidement amarrée sur son bossoir. Cap sur Inishmore, la plus grande des îles d'Aran, que nous laissons sur tribord pour embouquer le Gregory's Sound séparant Inishmore et Inishmaan. Jusqu'à ce moment la mer a été supportable, mais au débouché du détroit, c'est une tout autre histoire.

Une grande et forte houle atlantique, amplifiée par les hauts-fonds autour des îles, vient se briser au pied des structures tabulaires des falaises de calcaire gris, surplombées d'une herbe rase d'un vert vif comme on n'en trouve qu'en Irlande ou en Écosse. Les lames venues de l'autre côté de l'Océan éclatent sur cette première sentinelle du Vieux Continent avec une force prodigieuse. Elles projettent de grandes colonnes d'eau, qui montent en gerbes blanches jusqu'au-dessus des falaises, à plus de 50 mètres ! Poussées par le vent, elles s'écrasent sur le sommet pour redescendre en cascades ininterrompues, tels des torrents de montagne.

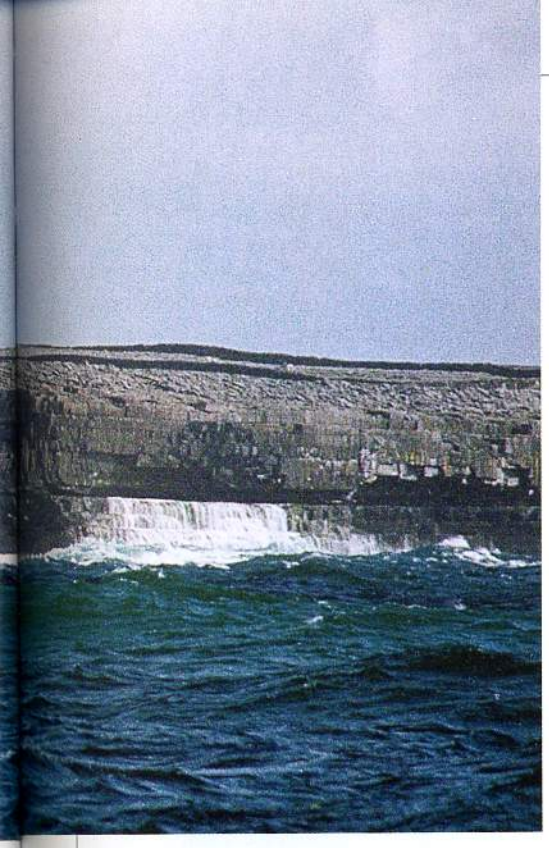
Passé le détroit, nous laissons Inishmaan et Inisheer à bâbord, et la fête continue par un vent établi à 35 nœuds avec des rafales à 50 nœuds qui lèvent des creux de 5 à 6 mètres. Tribord amures, nous tenons un près serré sous trinquette et brigantine arisée. Ainsi la voilure est équilibrée et nous arrivons à tenir un cap au 210 vers Tralee et la presqu'île de Dingle. Ça n'est pas si facile tant la mer est grosse, mais le bateau s'épaule bien et nous marchons à 5 nœuds sur le fond, ce qui n'est pas si mal par ce gros temps.

Je parviens tout de même à manger et décide d'aller me coucher. Je dors malgré un fort tangage, mais je suis réveillé au premier virement de bord, pour m'apercevoir que j'ai oublié de mettre ma planche de roulis sur le côté de ma bannette. Pour tenir, je me cale des pieds et des mains, car je n'ai pas le courage de me relever pour mettre la planche, une forme de renoncement, sans doute le signe avant-coureur du mal de mer. Nous tirons un long bord au large, puis nous virons encore plein Sud. Je me rendors pour me réveiller quand nous repartons cap à l'Ouest : et en avant les montagnes russes !

Une soupe chaude et un croûton de pain sec pour soigner le mal de mer

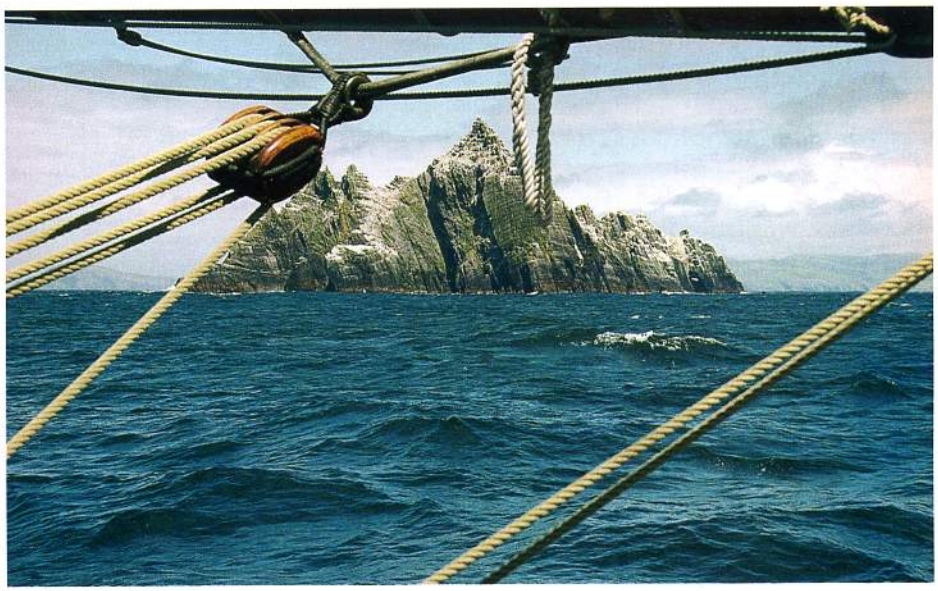
Mardi 11 juin. Toujours accroché à ma couchette, j'attends l'aube, qui arrive enfin après deux nouveaux virements de bord. Le vent se calme, mais la mer reste forte. Quelques ombres fantomatiques et titubantes rejoignent le carré. Tout le monde est un peu barbouillé. Inutile de songer à un petit déjeuner classique. Olivier nous a préparé une soupe chaude que tout le monde apprécie. Je la déguste lentement pour me réchauffer, mais au bout d'une demi-heure, après une escalade précipitée vers l'écoutille, et penché pardessus l'hiloire, c'est le retour à l'envoyeur. Pas besoin de faubert : les paquets de mer suffisent à laver le pont. Je me recouche patraque, puis me relève avec détermination. Pas question de rester vautré dans ma bannette ; j'opte pour un morceau de pain sec – un remède appris sur le *Mutin*, voilier-école de la Royale – et ça tient !

Un soleil timide fait son apparition. Il est midi. Passé la baie de Tralee, nous doublons la presqu'île de Dingle et arrivons sur l'archipel des Blasket. Pour conserver notre cap sous voiles, nous évitons le détroit entre la presqu'île et Great Blasket que nous laissons à bâbord. Les moutons qui paissent aujourd'hui sur ce "caillou solitaire", comme l'appelait la conteuse Peig Sayers, y sont désormais tout seuls. Les derniers îliens ont été évacués en 1953, par décision du gouvernement irlandais, tant leurs conditions d'existence y étaient précaires. Je repense au captivant témoignage de Tomás Ó Criomhthain (1856-1937) dans *L'Homme des îles* (Petite Bibliothèque Payot). Me reviennent en mémoire des récits de pêches fabuleuses de homards, de crabes et même de baleines, de traversées en curragh pour gagner le continent, de chasses au lapin, de veillées où l'on chante, où l'on danse, où l'on boit, et qui souvent s'achèvent en bagarres.



Recouvrance ait connus jusqu'à présent. Son second, Jean-Hervé, toujours gai et sérieux à la fois, est l'homme de confiance par excellence. Le reste de l'équipage est composé d'Olivier, notre incomparable cuistot, de Franck, le musicien, et de Cyrille, encore jeune dans le métier mais qui apprend vite. J'apprécie d'autant plus leur compétence que les conditions de navigation sont loin d'être idylliques et que la goélette n'est pas si facile à manœuvrer, surtout avec un équipage aussi réduit.

Mercredi 12 juin. Réveil à 7 heures, temps gris. Le vent a molli, comme prévu. On se sent mieux. À 9 heures, l'ancre est dérapée. Nous tirons un grand bord plein Ouest, sous brigantine, trinquette et voile d'étai. Quelque chose me frappe ce matin dont j'aurais dû me rendre compte hier: la mer est vide! Pas un bateau de pêche ni un caboteur, pas un plaisancier dehors. Quelle différence avec la côte bretonne! Cependant, si l'homme est le grand absent de ce paysage, la vie animale y abonde. Les oiseaux de mer sont particulièrement nombreux, d'espèces très variées et peu farouches. Le vol agité des pingouins torda et des guillemots contraste avec l'élégance des pétrels fulmar, qui viennent planer le long du bord, presque à nous toucher. Plus loin, des escadrilles de fous de Bassan rasent la crête des vagues et remontent brusquement en vue de quelque plongeon spectaculaire.



En haut: à l'approche de Little Skellig, refuge d'une colonie de fous de Bassan.
Ci-dessus: comme l'affirme le dicton, en Irlande il fait beau plusieurs fois par jour. Les passagers de la goélette profitent de ces intermèdes pour monter se détendre sur le pont. À la guitare Jean-Pierre Tandin.

Le vent mollit, la mer se calme et nous envoyons toute la toile. La navigation devient plus sereine pour traverser la baie de Dingle. En fin d'après-midi nous atteignons l'île de Valencia, où nous mouillons dans une petite anse abritée. Le paysage a changé depuis le Connemara: nous sommes dans le Kerry, où la moindre protection naturelle abrite une végétation dense, luxuriante même, où prolifèrent les rhododendrons, une véritable splendeur à cette époque de l'année. Trop sans doute. Comparée aux Blasket, l'île de Valencia est une autre planète, colonisée par des Américains – souvent des descendants d'émigrés irlandais – dont les villas au luxe tapageur dénotent dans cette nature encore relativement préservée.

Les îles Skellig, refuge des fous de Bassan et des fous de Dieu

Au soleil couchant, une gig armée de dix solides rameurs et d'un barreur nous rend visite. En bons Irlandais, ils nous suggèrent d'aller mouiller quelques milles plus loin, près d'un pub… Mais Olivier nous a concocté un repas roboratif, qui sera finalement notre vraie récompense après ces quarante heures de mer. Ce moment de détente est aussi l'occasion de mieux se connaître. Nous avons déjà pu apprécier les qualités professionnelles de Cédric, l'un des meilleurs capitaines que *La*

Vers l'Ouest, nous virons au 180 et envoyons – presque – toute la toile: brigantine, misaine, trinquette, petit foc, grand foc, voile d'étai et hunier. Jean-Hervé et Franck ont grimpé sur la vergue de hunier pour larguer les rabans de ferlage. Ici, pas de vergue à rouleau comme sur la *Belle-Poule*. Les passagers participent plus modestement à la manœuvre, en tirant sur les drisses, en étarquant les voiles, en lovant les bouts sur les cabillots. Le ciel se dégage enfin et le soleil apparaît: tout devient soudain resplendissant, éclatant, somptueux, il n'y a pas de mots pour décrire la majesté d'un tel bateau sous voiles, traçant sa route au bon plein dans un paysage à vous couper le souffle. Nous arrivons ainsi à la hauteur des îles Skellig, telles deux immenses dents de requin plantées dans l'océan par on ne sait quel géant, comme pour protéger la verte Irlande toute proche.

Little Skellig accueille une colonie de dix mille fous de Bassan, qui passent leurs journées à pêcher, à digérer puis à "repeindre" l'île de leur guano. Sur Great Skellig, le spectacle est différent. On y distingue le monastère fondé par saint Finnian au VIe siècle, véritable nid d'aigle perché au sommet d'un pic rocheux dressé en pleine mer et sur lequel on a érigé avec des pierres sèches, une église, deux oratoires et six cellules. À flanc de falaise, on aperçoit l'escalier taillé dans la roche, jadis emprunté par les ermites. On imagine la peine de ces "fous de Dieu" vivant dans le froid et l'humidité, se nourrissant de poissons et d'oiseaux, faute de disposer du moindre lopin de terre arable.

Passé les Skellig, puis Scarff Island, nous déjeunons tranquillement à la hauteur de la baie de Kenmare River, puis nous doublons Bull's Head vers 17 heures. Au loin les collines embrumées du Kerry dessinent les contours bleutés, parsemés de vert cru, de la baie de Bantry, un lieu particulièrement évocateur de notre histoire maritime. Face à ce décor naturel, je me remémore la fameuse expédition d'Irlande de 1796. Partie de Brest en décembre, une flotte de quarante-quatre navires cingla vers l'Irlande pour tenter un débarquement au fond de cette baie de Bantry, mal protégée des vents dominants. La tempête se déchaîna pendant cinq jours et les navires au mouillage, qui chassaient sur leurs ancres, furent contraints d'appareiller dans un désordre indescriptible. Plus rien ici n'évoque ce pitoyable fiasco, sinon la yole d'état-major capturée avec son équipage par la milice anglaise et conservée depuis au musée maritime de Dun Loghaire, près de Dublin.

Crookhaven où l'on boëtait les casiers avec du lieu jaune

18 heures, la brume s'est levée et nous apercevons Mizen Head avec son petit phare planté sur un îlot relié à la terre par une passerelle. Nous le doublons vers 20 heures. Encore une demi-heure de route et nous affalons avant d'embouquer l'étroite passe de la petite baie de Crookhaven, où nous mouillons à 21 heures. C'est la troisième fois que je fais escale dans cette petite rade. La première fois, j'avais quatorze ans. Embarqués sur le *Rosko*, un langoustier venu de Roscoff, nous y étions venus charger des crustacés, des langoustes rouges dont les battements de queue nous écorchaient les doigts, de gros crabes dormeurs, pas si dormeurs, des homards... Ensuite, je suis passé avec trois autres jeunes sur la *Mariannick*, un autre bateau-vivier qui n'était autre que l'an-

Ci-dessus: cap sur Great Skellig, dite aussi Skellig Michael, rocher escarpé au sommet duquel des moines celtiques fondèrent jadis un ermitage aujourd'hui ruiné.

Ci-contre: le passage du Fastnet.

À droite: sur le pont de *La Recouvrance*, les passagers peuvent prêter main-forte à l'équipage, pour établir et étarquer les voiles, et pour lover les bouts.

cien *Saint-Yves*, le navire-hôpital du père Yvon dont les lits clos étaient encore imprégnés d'effluves de morue.

De ce séjour dans le Kerry, je n'ai rien oublié. Ni les balades sur les dunes ou dans les collines couvertes de bruyère, avec toutes ces maisons abandonnées par les Anglais que plus personne ne voulait occuper. Ni les anecdotes racontées par nos amis irlandais sur le soulèvement de Pâques 1916 et la lutte contre les Blacks and Tans, ces mercenaires de Sa Gracieuse Majesté responsables d'une répression féroce. Ni la chasse à la "bête aux longues oreilles", à coups de bâton dans la lande rase. Ni les pêches de bar miraculeuses dans une mer si généreuse que nous boëtions nos casiers avec du lieu jaune. Ni la découverte du thé au vin, une spécialité roscovite adoptée par les Irlandais. Ni la kermesse au cours de laquelle nous affrontâmes une équipe locale dans un mémorable concours de tire à la corde.

Je suis revenu à Crookhaven en 1962, toujours sur le *Rosko*. Je fus alors accueilli par un douanier, qui, par inadvertance, avait laissé sur mon passeport l'empreinte du verre de cognac qu'on lui servait toujours à l'occasion de ses contrôles. On imagine avec quel empressement il s'acquittait de sa tâche. Aujourd'hui, le paysage est resté étonnamment sauvage, mais on le sent menacé par l'envahissement des résidences secondaires. Même les "maisons des Anglais" abandonnées après la guerre d'Indépendance en 1921, ont été restaurées.

Le Fastnet, dernier jalon sur la route du Nouveau Monde

À peine l'ancre mouillée, nous allons à terre. Et là, quel changement! Le pub-épicerie au sol en terre battue dont j'avais gardé le souvenir a laissé la place à un bar moderne de style américain. Je discute avec Billie O'Sullivan, l'ancien tenancier du pub, aujourd'hui géré par son fils. Il était gamin comme moi à l'époque où le *Rosko* et la *Mariannick* fréquentaient Crookhaven et il s'en souvient très bien. Quelques Guinness plus tard, nous regagnons le bord et nous couchons sagement avec juste quelques kangourous dans la tête.

Jeudi 13 juin. Il pleut. Le vent est à nouveau tombé et des nuages bas masquent les collines bordant la baie de Crookhaven. Nous levons l'ancre à 9 heures. Cap au Sud, sous brigantine et trinquette, appuyés au moteur pour virer le Fastnet, le phare mythique, dernier jalon pour les émigrants sur la route du Nouveau Monde. 11 heures, le beuglement sinistre de la corne de brume retentit. Petit à petit, le caillou sort du brouillard, tel un fantôme émergeant de l'océan. Après en avoir fait le tour, nous virons cap Nord-Nord-Est afin de naviguer au grand largue, car le plein vent arrière est une allure impossible à tenir avec notre goélette.

Il pleut toujours. Je descends dans le carré, où Jean-Pierre et Franck nous donnent un excellent concert de guitares, tandis qu'Olivier mijote le repas. Comme d'habitude, nous nous interrogeons sur l'escale de ce soir: irons-nous jusqu'à Kinsale? Seul le vent nous le dira. La brume s'épaissit. J'aime cette atmosphère étrange qui incite à la méditation et

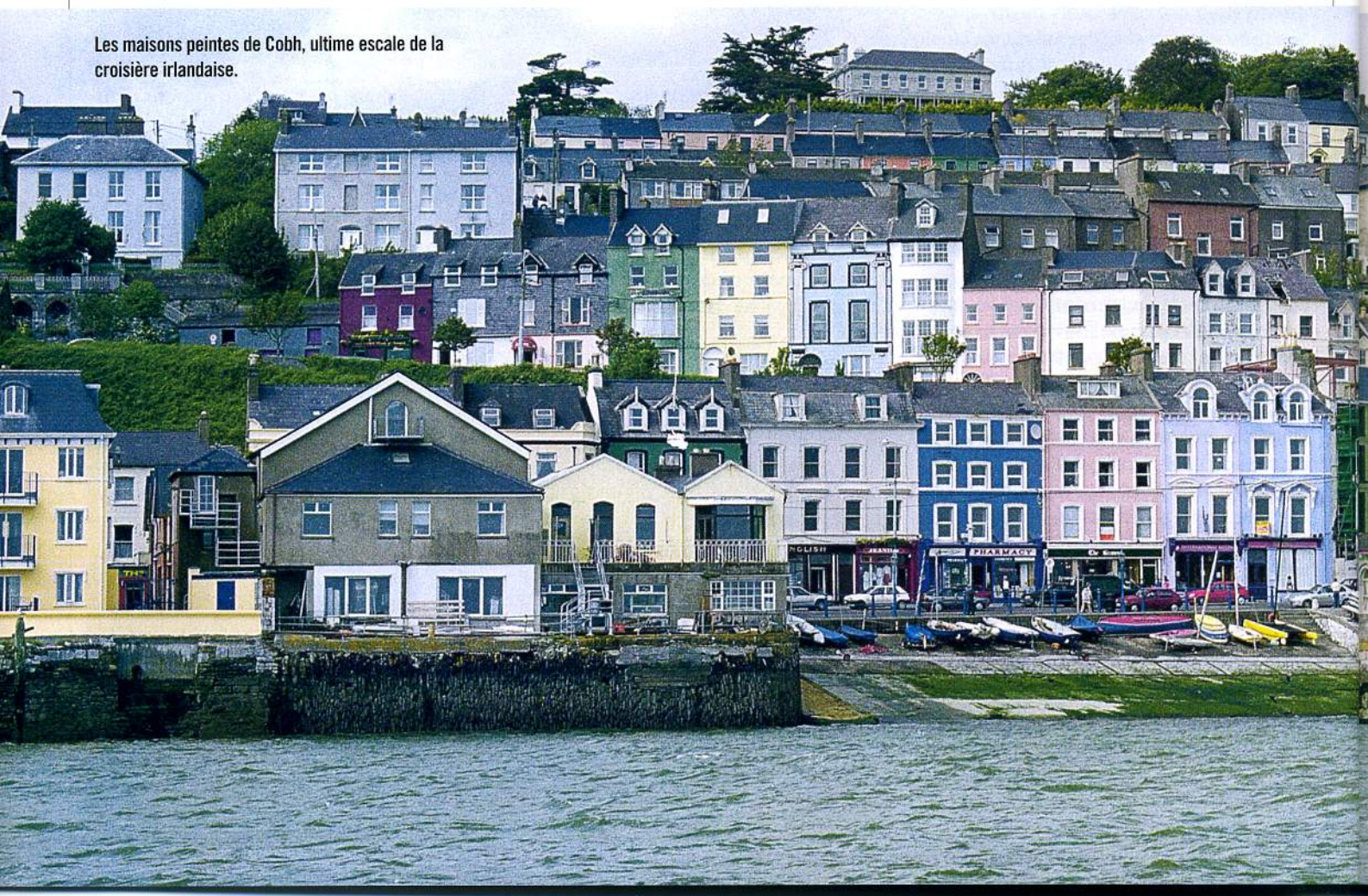
attise l'imagination. Finalement Cédric décide d'aller à Kinsale – *kig-sall* ("lard salé"), disent les pêcheurs bretons, qui connaissent bien ce port pour y trouver souvent refuge par gros temps. On ne voit pas la terre, mais on sent sa présence dans le vrai sens du terme; c'est incroyable, on respire le suint de mouton, une odeur forte décuplée par une atmosphère saturée d'humidité, comme si on mettait le nez à la porte d'une bergerie! Les ovins sont là, tout près, et leurs bêlements viennent de toutes les directions en se répercutant sur les bancs de brume. Heureusement, il y a le radar, ce miracle de la technologie qui nous permet de visualiser notre route et de vérifier que nous avons bien embouqué l'embouchure de la Bandon River. Nous arrivons à Kinsale à 18 heures, presque à l'heure du thé, comme le font rituellement les plaisanciers britanniques.

Au moins allons-nous pouvoir aller à terre. Mais pas à quai, car à la suite d'un *misunderstanding* avec le maître de port – qui a confondu les pieds et les mètres –, nous sommes contraints de mouiller sur ancre. La manœuvre doit être précise; il faut intégrer tous les paramètres: cercle d'évitage, longueur de chaîne, tenue de l'ancre sur le fond, proximité de la terre, respect du chenal... Kinsale est un port de pêche, mais c'est aussi la "Riviera" irlandaise. Sur les rives de l'estuaire, de belles villas les pieds dans l'eau arborent des bossoirs où pendaient jadis les annexes des yachts mouillés à proximité. Les plus anciennes ont sans doute appartenu à des Anglais fortunés qui venaient ici régater à l'époque coloniale, loin de l'atmosphère pestilentielle des cités industrielles de l'Ulster. Aujourd'hui, les classes aisées irlandaises ont pris le relais. Malheureusement, le charme de ces anciennes demeures est gâché par la présence de nouveaux immeubles posés là comme des crottes monotypes dans le paysage.

Monument à la mémoire des émigrants, à Cobh.

Reste l'Irlande éternelle, avec ses pubs et sa musique traditionnelle. Au *Seannachie* (le "conteur" en gaélique), nous ne sommes pas déçus: le décor, le public, l'ambiance, tout y est. Un chanteur, accompagné d'un duo de guitares époustouflant, interprète les complaintes classiques du répertoire, le tout suivi par un solo de banjo du meilleur cru. Un régal! Nous quittons cet endroit à regret, car les membres de l'équipage – les vrais – ont besoin de récupérer. Notre embarquement quelque peu sonore dans l'annexe dérange un héron occupé à nettoyer des caisses de criée: croak! croak!

Vendredi 14 juin. Nous appareillons à 10h30. Cap au Sud sous brigantine arisée et trinquette, le temps de voir comment sera le vent



Les maisons peintes de Cobh, ultime escale de la croisière irlandaise.

à la sortie de l'estuaire. Ensuite nous envoyons le petit hunier, le petit foc et la voile d'étai. La brume est moins épaisse qu'hier et la goélette avance doucement sur une mer apaisée. Je prends la barre. Pas facile de tenir le cap au portant quand on se traîne à 3 nœuds. Je fais quelques embardées, rapidement compensées, mais qui vont me valoir les sarcasmes des copains en train de déjeuner tranquillement dans le carré. Heureusement, le vent monte, et la vitesse aussi : à 5 nœuds, il devient beaucoup plus facile de tenir le bateau. À la relève, je descends enfin déguster le canard préparé par notre coq.

Cobh, tout le monde descend au quai des Émigrants

En début d'après-midi, le ciel se dégage comme par miracle ; en Irlande il fait beau plusieurs fois par jour ! Cap au 60, *La Recouvrance* entre sous voiles dans l'estuaire de Cobh. Nous apercevons enfin la côte et pouvons nous sécher. Sur le pont, le retour du soleil incite Franck et Jean-Pierre à prendre leur guitare pour accompagner Jean-Hervé, qui nous pousse quelques chansons de marins. À l'approche de Cobh et du terminal pétrolier, nous affalons en observant les tankers qui tirent doucement sur leur ancre en attendant de vider leur cargaison.

Nous accostons au quai des Émigrants, face à l'ancienne gare maritime transformée en musée dédié à l'émigration et à la Grande Famine. Comme Kinsale, Cobh est une station balnéaire à l'architecture très anglaise, mais repeinte aux couleurs éclatantes des maisons irlandaises. Une invitée de marque monte à bord ; il s'agit de madame le consul de France à Cork. Mais pas de chichis : "Je m'appelle Françoise !" nous lance-t-elle d'entrée. Elle accepte même de partager le repas à bord, à l'issue duquel nous décidons, entre nous, de l'appeler "Soiz" [Françoise en breton].

Samedi 15 juin. En cette matinée ensoleillée, tout le monde est un peu fébrile à bord. Ça sent la fin ! La plupart d'entre nous vont débarquer ; seuls Jean-Pierre et Henri restent à bord. Arrive l'heure de notre dernier déjeuner. Comme à son habitude, Olivier a fait très fort et nous régale avec des joues de lotte, cadeau des pêcheurs irlandais, nos voisins de quai. Nous remercions l'équipage avant de partir. Voici le taxi, commandé de sa propre initiative par le pilote du port : difficile de croire à tant de gentillesse ; les Irlandais sont comme ça ! ■

Contrairement à l'*Étoile* et la *Belle-Poule*, *La Recouvrance* n'a pas de vergue à rouleau. Il faut monter dans la mâture pour établir ou ferler les huniers.